

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brovet

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Voici quelques jolis objets de toilette du domaine de la fantaisie, d'une nouveauté à faire la joie des femmes élégantes. D'abord c'est un jupon en surah café au lait clair doublé de foulard d'un ton plus clair encore; une double balayeuse en mousseline avec haut ourlet et deux rangs de dentelle genre Malines, dépasse le bord et soutient le jupon; celui-ci reçoit un volant froncé en surah, avec bord de dentelle complètement caché par un très-haut plissé de surah; sur les côtés, deux rubans de satin, noués de longues coques, retiennent l'ampleur. Point de ceinture dans le haut, mais l'échancrure maintenue par un biais de surah; une coulisse derrière. Ce jupon, joli fouillis de dentelle, de plissés, est assez volumineux pour sou-



Costumes de deuil de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

nir le costume, sans autre aide; il s'arrête au-dessus de la cheville. Le corsage de dessous, assorti, est boutonné devant, la poitrine forme comme une draperie plate, fournie par le corsage; chemisette de Malines avec engrelure et ruban de satin; la manche

est également drapée, mais ne faisant pas volume. Comment sera le costume qui recouvrira une telle élégance ! On est effrayé en songeant à ce luxe qui augmente sans cesse et que rien n'arrête dans sa marche. Sommes-nous loin de celui si fort attaqué dans la satire de M. Dupin : *Le Luxe effréné des Femmes*. Que dirait-il aujourd'hui en voyant ces étoffes ruisellantes d'or et d'argent où les fleurs ne sont là que comme accessoire, qui valent cinquante et jusqu'à cent francs le mètre. Nous savons que l'industrie est venue en aide à la coquetterie en inventant cette foule d'imitations de dentelle dont on use largement dans la garniture des jupons, des costumes et qui sont à bas prix ; cependant, à si bas prix qu'elles soient, la quantité de mètres employés — vingt-cinq — rend la garniture chère, et cinquante francs d'imitation pour un jupon ne laissent pas que d'effrayer ; il en est de même pour les étoffes, tissus bon marché. Par la quantité de mètres qu'il faut et le prix de la façon, le costume reviendra relativement cher, à moins de le faire chez soi, ce qui semble naturel et raisonnable.

Vient ensuite le luxe des bas. Ils sont bien jolis ces bas, en fil d'Ecosse ou en soie, brodés sur les côtés de bouquets pompadours s'élançant en fine gerbe, ou s'éparpillant sur le dessin à jours, ou bien encore faisant semé sur un bas uni. Parmi toutes ces créations nouvelles et essentiellement printanières, nous avons remarqué une disposition charmante qui consiste à remplacer le dessus du bas de couleur, la partie couvrant le cou-de-pied et le bas de la jambe, par un tissu blanc en soie et à jours ; ceci est charmant avec le soulier un peu découvert, car il est bien entendu que le soulier n'est portable, à la ville, qu'avec le bas de couleur. Le bas de soie noir se porte beaucoup sans distinction des couleurs du costume. Des élégantes nous ont confié qu'elles mettaient un très fin bas de fil d'Ecosse blanc sous leur bas de couleur et ce même bas rosé sous ceux à jours, et cela par hygiène, certaines teintures rouges et autres pouvant occasionner des bobos. Il y a des bas de luxe qui atteignent des prix fabuleux pour l'objet.

L'ombrelle et l'encas participent aussi à ce luxe général ; il les faut, pour la campagne, d'aspect rustique, mais de genre, comme on dit : un manche en bois d'oranger long et se terminant en bec à corbin, et dans l'œillet qui le traverse, un lacet de soie retenant une cordelière moyenne double, nouée simplement dans le bas et au milieu ; deux de ces cordelières tombent le long du manche ; l'étoffe, une toile de soie écrue et une doublure de ton clair. Les nœuds, les dentelles ne sont mis qu'aux ombrelles accompagnant un costume de ville habillé ; on revient aussi aux franges hautes et à tête grillagée. L'étoffe unie entourée d'une large bande ombrée grenat, rouge, marron, etc., etc., est souvent préférée aux rayures, aux pompadours ; elle est moins tapageuse et se porte facilement. L'ombrelle en tulle espagnol perlé de jais ou d'acier, éblouissante aux rayons du soleil, pourrait bien servir de miroir aux alouettes de toute sorte qui se laisseront prendre à ses scintillements, sans penser que le bras mignon ploiera sous le faix ; car cette très belle ombrelle, avec son manche d'ébène un peu fort, et le splendide perroquet en argent oxydé

et émaillé qui le termine, demande, pour être porté, une certaine force de poignet.

De l'ombrelle, nous passerons à l'éventail. Le retour des hirondelles a, ce printemps, inspiré plus particulièrement les peintres ; ils nous les montrent diversement et comiquement groupées ; au milieu de l'éventail, un couple perché sur une branche de palmier en fleur, gracieusement jetée, s'abrite sous la feuille de palmier de Paul et Virginie ; de côté, un nid où madame couve ses œufs, le bec provoquant, levé vers le futur père de famille qui joue de l'aile, comme d'un éventail pour rafraîchir l'atmosphère. Voici une bataille : trois hirondelles faisant feu des becs et des griffes, le plumage hérissé. Ces gentilles messagères des beaux jours prêtent plus à l'idéal qu'au réalisme, ce nous semble. Aussi ces batailles, ce vétéran marchant sur des béquilles, etc., etc., ne nous plaisent-ils pas du tout.

On fait en ce moment beaucoup de costumes en foulard à petites dispositions de fleurettes, de grains d'orge, d'étoiles, de losanges groupés et de pastilles de toutes dimensions, impressions élégantes sur les couleurs à la mode assorties aux foulards unis ; on peut cependant faire le costume complet avec ces dispositions ; les prix, 6, 7 francs et au delà suivant la qualité. Les personnes âgées trouveront des teintes sombres et sur le fond noir des impressions : violette russe, mauve de deux tons, blanches de dessins mignons et variés ; pour costume courant, rien de mieux, de plus frais et de plus léger pour les chaleurs. Le surah d'été, le satin royal et duchesse forment le fond des toilettes habillées en se combinant avec la rose exotique, le dessin égyptien, Louis XVI, perlé, ou le Shang-Haï à rayures panama, étoffes variant de 7 à 10 francs le mètre et plus, en soixante centimètres de largeur. Ces tissus sont la propriété de la Compagnie des Indes, 34, boulevard Haussmann, où l'on trouve des broderies de soie, exécutées sur le surah et qui se font sur commande pour être assorties à l'étoffe du costume. Les dessins de ces broderies sont d'un joli style, nombreux et plus ou moins couverts, suivant le prix et la hauteur. Cette garniture ne se fait que par métrage de huit mètres trente centimètres, sur la même étoffe unie, choisie pour le costume. Sur tussor, le métrage coûte 50 francs, 70 francs sur satin ou surah, 65 francs sur le lainage noir et 70 francs sur couleur. Nous prions nos lectrices de vouloir bien s'adresser pour tous les renseignements, 34, boulevard Haussmann.

CORALIE L.

HYGIÈNE — PARFUMERIE GUERLAIN

15, rue de la Paix.

Nous avons donné satisfaction, dans de précédents numéros, aux demandes de nos lectrices au sujet des meilleurs cosmétiques à employer pour se préserver de cette foule de petites efflorescences, boutons, taches dont se couvre le visage pendant l'été, et qui sont produits par le soleil, le grand air de la campagne et de la mer. Nous ajouterons à ces renseignements quelques conseils donnés par M. Guerlain, le plus compétent des chimistes en cette matière — la chimie joue un grand rôle dans la découverte et la préparation de la parfumerie. — La première précaution



Fabronie imp. Paris.

4312

Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS *Rue Drouot. 2.*
Coutures de M^{lle} Vidal 104, r. Richelieu - Clèves en gendarmes des Tuileries de la Comp^{te} des Indes. 34. B. Hausmann.
Parfums de la M^{lle} Guerlain. 15, r. de la Paix - Corsets Coutures de M^{lle} Emma Guille 11, avenue de l'Opéra.

est de ne jamais sortir sans voilette : tout mince qu'est le tulle, il préserve de la poussière qu'il empêche de se fixer à la peau. En rentrant d'une longue promenade, passer sur le visage un peu de crème de fraise qui enlèvera le hâle; essuyer au bout de quelques minutes et saupoudrer de cypris que l'on enlèvera avec la main; ne jamais mettre la poudre sur le cold-cream, cela donnerait un *plâtrage* fort laid et nuisible à la peau. La lotion de Guerlain est excellente pour enlever les boutons, rougeurs, taches de rousseur du visage; elle s'emploie le soir et le matin, un flacon est suffisant pour deux mois et coûte 5 francs. Pour les mains, le savon Sapoceti doit être préféré à tout autre, à cause des qualités adoucissantes qu'il doit au blanc de baleine qui en est la base; le prix varie suivant le

parfum, mais ses propriétés sont les mêmes : aux amandes, à la laitue, aux fleurs des Alpes; la douzaine coûte 12 fr., ou 1 fr. 50 cent. le savon; 18 fr., à la verveine, à l'œillet, aux mille fleurs, etc., etc., et 2 fr. le savon, 24 fr., Jockey-Club et 2 fr. 50 cent. le savon, 36 fr. à la rose blanche, musc, frangipane, etc., ou 3 fr. le savon. L'amidine de guimauve aux pistaches, excellente poudre d'amandes onctueuse, coûte 3 fr.—Nous préconisons l'Alcoolat de cochléaria et de cresson au quinquina, à cause de ses heureux effets sur les dents et les gencives, de ses propriétés hygiéniques, de la saveur agréable qu'il laisse dans la bouche et de sa fraîcheur persistante. En faire un usage continu, c'est se préserver du plus douloureux de tous les maux.

C. L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 181 et 183).

Costume de deuil en lainage mat et crêpe anglais. — Jupe ronde garnie d'un plissé de laine et d'un très haut plissé en crêpe anglais qui fait demi-jupe; il est plissé à triples plis creux et ces plis sont arrêtés à peu près vers le milieu. Tunique en lainage froncée sur le devant dans le haut, et formant pouf. Corsage coupé de plis de crêpe. Visite assortie, drapée derrière sous un nœud de crêpe posé au bas du dos qui est en crêpe etcintré. Comme garniture, un plissé de crêpe surmonté de trois biais. Chapeau en crêpe forme capote.

Robe en tbarège de Virginie garnie de pékin. — Jupe en taffetas, le tablier garni d'une suite de biais disposés diagonalement de chaque côté et se croisant au milieu les uns sur les autres; ils s'arrêtent sous une draperie, dont le bord joue en volant et qui fait panneau très relevé. Une suite de poufs recouvre la jupe qui reçoit au bord un plissé. Corsage à basque ronde s'ouvrant en cœur sur un plastron



Confection en dentelle espagnole.

Ancienne maison Cheuvreux-Aubertot, 7, boulevard Poissonnière.

Mante d'été en satin d'été et dentelle.

dentelles de Chantilly, un fond de tulle couvert de dessins.

Mante en satin d'été garnie de dentelle espagnole et de pampilles en jais. — Derrière, un nœud Louis XIV posé au haut de la fente; un nœud à aiguillette à la manche, un à l'encolure et à la taille.

pékiné, les cotés sont découpés en créneaux. Manche ronde avec parement découpé, soulé par un plissé. Chapeau-capote, garni de fleurs en soie noire et de deux cordons de perles de jais couvrant sur la passe.

Confection en dentelle espagnole. — Un dessous de soie très léger dessine la taille, et dessus flotte un tulle espagnol qui complète la confection; ce tulle fournit la manche qui se termine par une dentelle plissée et une frange perlée. Au contour, deux volants de dentelle espagnole, le second piqué de pampilles de jais. Encolure ouverte, et jabot de dentelle se prolongeant en large coquillé. On pourrait employer des guipures ou des

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4312

COSTUMES DE VILLE

Costume en surah rayé mais et surah uni bleu-marine. — Volant plissé de larges plis couchés, monté à une jupe en taffetas. La partie supérieure du tablier forme une draperie relevée des côtés, sous laquelle se perd le bord de la basque du corsage; dans le bas, une écharpe en surah uni nouée de côté avec les pans francs à dix centimètres du bord inférieur, forme pouf derrière. Le corsage a un plastron rayé, agrafé de côté, qui vient en pointe, un col montant en surah uni; la manche, ouverte à la couture de la saignée, se rejette en revers. Collerette et sous-manche plissées. — Bottes en peau mordorées. — Chapeau en tulle grenadine crème avec bandeau de boutons de coquelicot; pour brides une frange d'herbes mêlée de boutons. — Gants de Suède.

Costume en surah écossais et surah uni vert myrte. — Jupe en taffetas garnie de deux plissés, le premier vieil or, le second vert, surmontés d'un plissé écossais de vingt centimètres de hauteur. Une tunique en surah vert myrte forme à gauche une draperie couvrant la jupe et se mêle au drapé pouf des lés de derrière; une seconde draperie plissée coupe diagonalement la première, sur laquelle se détache sa garniture de batiste brodée de soie; cette garniture se groupe en chou dans le bas, et le milieu reçoit une coque volumineuse. Corsage à basque, à plastron écossais. Manche ronde rejetée en revers, découvrant un plissé écossais. Collerette et sous-manche en crêpe lisse. — Bottes en chevreau à piqure blanche. — Chapeau en paille belge, garni de perles ombrées et de grappes d'ébénier. Brides en surah, d'un côté, une dentelle d'or. — Gants de Suède.

CAUSERIE

On sait que les révolutions qui s'introduisent partout viennent d'envahir jusqu'au domaine des Beaux-Arts, qu'après de longs débats la gestion libre en matière d'exposition est restée exclusivement aux mains des artistes, et que l'État n'interviendra plus désormais. L'avenir seul nous prouvera si cette nouvelle mesure est un progrès ou un danger; pour notre part nous sommes un peu inquiet de voir la détermination de la médaille d'honneur livrée au suffrage universel; nous applaudissons en revanche de toutes nos forces à la limitation du nombre des tableaux admis.

L'an dernier le Salon ne comptait pas moins de quatre mille toiles; il n'y en a cette fois que deux mille quatre cents, et, notre opinion de prime saut est qu'on aurait pu en élaguer un millier encore. Nous ne verrions aucun inconvénient, par exemple, à ce que les tableaux officiels fussent plus clair-semés; c'est parmi eux que se trouve, il est vrai, l'œuvre capitale de l'année, ce plafond intitulé *la Loi*, qui est assurément ce que M. Baudry a fait de mieux depuis ses magnifiques peintures décoratives de l'Opéra: architecture et figures, tout, dans cette vaste composition où circulent à flots l'air et la lumière, fait penser à Véronèse; le groupe représentant une femme appuyée sur un lion et auprès de laquelle repose un enfant nu, symbole de l'innocence endormie sous la protection de la Justice, est d'un magnifique effet.

Mais c'est aussi un tableau officiel que le *Mariage civil* de M. Gervex, et nous voyons les qualités d'un brillant coloriste s'égarer en ce sujet qu'il n'a pas su rendre solennel. Si la mariée est charmante, la plupart des invités et M. le maire lui-même nous semblent terriblement vulgaires; tout le côté droit du tableau n'offre que de gigantesques figures de mode; ce n'est pas le talent qui manque, mais le sérieux et la dignité.

Combien M. Detaille eût mieux fait de s'en tenir à la peinture de genre où il excelle, que de traiter comme beaucoup d'autres, la *Distribution des Drapeaux, le 14 Juillet!* Les troupes répandues sur la prairie de Longchamps ont encore bonne mine, mais que dire des députés du premier plan?... Rien de plus ennuyeux que ces habits noirs de grandeur naturelle. Que M. Detaille revienne bien vite aux petites toiles de chevalet, s'il tient à sa gloire!

Encore des députés..... encore M. Gambetta et dans quel accoutrement, bon Dieu!... figurant à la suite de Clovis, dont M. Joseph Blanc a peint le *Triomphe* burlesque, scandaleux! Le public attroupé reconnaît en riant M. Spuller, sous une mitre d'évêque, et M. Clémenceau en soldat romain: un martyr a le nez de M. Coquelin; M. Lockroy, M. Rouvier, madame Edmond Adam défilent dans cette mascarade qui, par tout, serait du plus mauvais goût, qui devient choquante lorsqu'il s'agit d'une fresque destinée à l'église, où Puvis de Chavannes a si noblement retracé l'histoire de Sainte-Geneviève.

Détournons-nous des *Vainqueurs de la Bastille*, de M. Flameng — l'inspiration républicaine n'a presque rien produit de bon en peinture. Il y a pourtant beaucoup de talent dans la fête nationale de M. Delance encore le 14 Juillet, mais traité plus librement et plus gaîment que par les faiseurs de *machines* officielles: les régiments descendent l'avenue des Champs-Élysées entre deux rangées de badauds parmi lesquels il y a des types curieux et bien étudiés.

M. Cazin a choisi une autre heure de la même journée, *Paris illuminé* lui a inspiré un véritable logographe où figurent au milieu des fusées du feu d'artifice, la science, le travail et la vertu sous des formes allégoriques fort ridicules. Une allégorie presque aussi malheureuse est celle de *l'Armée française* que M. Pro-

fais destine au ministère de la guerre : ces types de militaires de différentes armes sont d'une banalité désolante.

Décidément l'histoire ancienne, la mythologie ou tout simplement la vie des saints sont encore une source d'inspiration plus féconde que les événements politiques du jour, ou même les faits divers du *Figaro*, n'en déplaît à l'artiste qui a couché une demoiselle en robe rose sur les rails d'un chemin de fer avec la date et les détails de ce suicide d'hier ! La nature aussi a du bon et on s'y retrempe avec délices après avoir rencontré des visages humains, tels que celui de M. Rochefort peint par M. Manet. Reprenons donc haleine devant l'un des plus beaux paysages, la lande bretonne, de M. Bernier. Chacun sait que M. Bernier s'est voué aux sites de la Bretagne ; il a creusé pour ainsi dire le caractère de cette région si pittoresque, si obstinément ancrée dans la poésie du passé, il nous l'a montrée sous ses aspects les plus divers. Cette fois ce n'est plus la mélancolie de l'*Allée Abandonnée*, ce n'est pas non plus l'invasion du *Matin* dans les bois au bord de l'eau. Point d'arbres, sauf un bouquet de châtaigniers superbes, ébranchés de façon à s'épandre comme des pins d'Italie sur la fine coloration d'un ciel où la lumière pénètre et dore des nuages légers. Un sentier caché à demi sous les ajoncs et la bruyère va se perdre dans l'immensité plane de la lande, qui est le sujet du paysage avec sa végétation en brosse merveilleusement étudiée, que déchirent çà et là des roches grises et parmi laquelle des vaches, des chevaux épars trouvent au soleil une maigre pâture. L'étude profonde et variée d'un terrain sauvage, inculte, et de l'espace infini du ciel où se jouent l'air et la lumière, avec une vérité telle qu'il semble que l'on se réchauffe et que l'on respire dans cette solitude embaumée par la senteur des genêts, voilà tout le sujet ; — un maître en pouvait seul aborder la simplicité grandiose. A peine si le petit clocher à l'horizon indique le voisinage de l'activité humaine et met une note de vie proprement dite dans ce grand espace rempli tout entier par la respiration large et puissante de la nature.

Après cette œuvre exceptionnellement belle et forte, il faut nommer d'autres paysages bretons bien intéressants encore de M. Vernier, les sables blancs de la pointe de Roscoff et une récolte de goémon. C'est toujours l'Océan qui tente le pinceau de M. Vernier, l'Océan sous un ciel tourmenté, orageux et changeant ; personne, à notre avis, ne sait rendre comme lui la séduction à la fois austère et saisissante des paysages marins.

M. Yon expose, lui aussi, un horizon de mer s'étendant lumineux aussi loin que peut porter le regard au delà d'une verte falaise où un château est planté, mais ce sont les rives plus riantes de la Marne ou de la Seine qui sont la vraie patrie de son talent si frais, si printanier d'où se dégagent le calme et la simplicité.

M. Humbert a délaissé cette année la peinture d'histoire pour le portrait ; ses deux figures de femmes : une jeune fille blonde, debout en costume de promenade, un petit chapeau coquettement posé sur sa chevelure pendante comme celle des miss anglaises, et une dame brune en toilette du soir, sont bien ajustées et bien posées ; mais tous les portraits de femmes, même

celui qu'a signé Carolus Duran, quoique la tête en soit exquise, même celui de mademoiselle Mackay à qui Cabanel fait boutonner son gant par un mouvement plein de grâce et de distinction, sont éclipsés, selon nous, par la belle comtesse Potocka, dont Bonnat a si bien rendu l'adorable visage enfantin et les grands yeux noirs. Pourquoi seulement avoir caché la taille sous ce lourd manteau, et les mains sous des gants de Suède ?

Très certainement on établira des comparaisons entre les deux tableaux de MM. Maignan et Ferrier, qui tous les deux représentent une même saison, le renouveau avec des figures de femmes dans la fleur de la jeunesse, se détachant sur la neige rosée qui couvre les amandiers, les cerisiers, avant même l'éclosion des feuilles.

M. Ferrier n'a voulu peindre que le printemps et l'a fait d'une façon ravissante ; un chœur de jeunes filles descend en chantant, en sautant et en cueillant des cyclamens ou des pervenches, un chemin rapide qui surplombe un lac borné au loin par des collines bleuâtres encore nues, car la neige vient à peine de fondre : il semble que l'on sente la fraîcheur encore un peu âpre des eaux voilées d'une brume légère, à travers les ramilles de feuillage naissant. L'une des jeunes filles, encore tout enfant, s'est arrêtée, surprise, son bouquet à la main, devant un vieillard assis au bord du chemin sur un tas de feuilles mortes de la dernière saison et qui personnifie l'hiver. C'est un heureux contraste que celui de cette figure de la décrépitude puissamment modelée comme en relief dans des tons sombres et le brillant essaim de la jeunesse qui passe, le sourire ou la chanson aux lèvres, en plein soleil, et sous toutes les formes les plus gracieuses que peut prendre la beauté à son aurore.

La *Belle Matilde* de M. Maignan est non moins jeune et non moins charmante, plus poétique encore et plus diaphane puisqu'elle appartient au monde des esprits et se présente au Dante dans une vision céleste ; elle surgit d'un réseau de branches fleuries qui s'entrelacent toutes blanches et toutes roses ; avril a versé sa moisson odorante autour d'elle et dans les plis de ses voiles ; rien de plus pur, de plus aérien, de plus chastement rêveur que cette figure qu'on appellerait tout simplement *Beatrix* sans l'inscription placée au bas du cadre ; mais nous n'aimons que médiocrement l'attitude du Dante, et surtout la coloration violette de la figure de Virgile.

M. Dupain a mis aussi des fleurs de pommier dans son *Printemps* qui, représenté par une jeune fille nue, s'élance pour chasser l'hiver, les bras levés en signe d'allégresse. Le tout est d'une exécution fine et agréable, pleine de fraîcheur, de charme et de vivacité.

La *Danaë* de M. de Callias, couchée sur un lit de pièces d'or, fait penser à la *Princesse de Bagdad*, et nous plaît encore moins.

Les nudités sont du reste en grand nombre, et toutes ne se recommandent pas par la chasteté des intentions. Le *Sommeil*, de M. Glaise, lui-même, mérite des reproches sous ce rapport, malgré les qualités du modelé et la grâce abandonnée de l'attitude.

Le gracieux panneau décoratif de M. Collin, la *Danse*, si élégamment voilée, nous repose de certaines grossièretés. M. Lefebvre, lui aussi, possède la dis-

(La suite à la page 188.)



Costume en tissu de laine écarlate et satin loutre. — Costume en swra changeant myrte, garni de broderie.

De mesdemoiselles Vidal, 101, rue de Richelieu.

Costume en tissu de laine écarlate et satin loutre. — Jupe ronde garnie au-dessus de l'ourlet, d'une bande de satin, et de deux autres coupant le tablier transversalement; cette bande plissée verticalement de larges plis raés battus. Sur la partie supérieure, une draperie est arrêtée de côté, et une tunique forme une suite de côques chiffonnées et s'agrafe, sous la traverse, sur la basque du corsage; de la traverse part et s'étale de côté une coque-éventail. — A la manche revers en satin.

Costume en swra changeant myrte garni de broderie. — Jupe ronde ornée dans le bas d'un plissé surmonté d'un bouillonné. Au-dessus, pour le tablier, deux bandes plates en batiste écarlates brodées en soie écarlate. De la seconde bande à la taille, le tablier est bouillonné finement; une draperie plate, disposée diagonalement et formant poul, est pincée de côté, le bas de la tunique est cassé de plis; corsage à basque ouverte à la taille, évidée sur les hanches, avec gros nœud derrière. Un fichu en broderie; même broderie à la manche.

Costume en lainage gris bleu avec rayures or. — Jupe en taffetas garnie d'un haut plissé et de deux demi-jupes avec rayures or, tissées dans l'étoffe. Ces deux demi-jupes, montées l'une au-dessus de l'autre, sont plissées au milieu, dans le haut, d'un groupe de plis, maintenu par des côques en ruban, le bas s'ouvre en éventail. Également plissées derrière, elles se

drapent de plis. Corsage à basque avec fichu plissé et ceinture en ruban nouée largement sous la taille. Col montant rayé, ainsi que le haut du poignet de la manche, lequel est boutonné de côté. Au contour de la basque un biais rayé.

Costume en cretonne loutre et Pompadour garni de dentelle. — Jupe plissée en cretonne unie pour le tablier, trois rangs de dentelle au-dessus du plissé formant légèrement un cintre



256.

Costume en lainage gris-bleu. — Costume en cretonne loutre unie et Pompadour. — Costume en lainage quadrillé garni de satin loutre.

Ancienne maison Cheuvreux-Juillot, 7, boulevard Poissonnière.



Costume en surah écarlate et tunique en tartan surah. — Mantelet en surah d'été garni de dentelle et de broderie de perles ombreées.

De madame Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

loutre. — Jupe en lainage garnie d'une haute bande de satin plissée en biais et recouverte d'une tunique drapée irrégulièrement avec ornement pareil à celui de la jupe, serrée derrière en plusieurs poul. Corsage à basque s'ouvrant sur un plastron-gilet bouillonné à la poitrine et froncé dans le bas. Une ceinture avec aumônière et un parement plissé à la manche. Pèlerine assortie avec col et capuchon.

Costume en surah écarlate. — La jupe garnie de trois plissés; sur les côtés dégagés, par la tunique-châle, des bouillonnés. La tunique-châle en tartan surah a une frange assortie à l'étoffe, au contour et au bas des pans qui tombent sous le relevé de derrière formant poul. Le corsage à basque perdue sous la tunique; sur celle du dos s'agrafe le poul. Un fichu en tartan surah noué, devant, avec pans plissés arrêtés à la taille et se prolongeant jusqu'à la tunique. Au bas une frange. Manche ronde drapée de tartan.

Mantelet en surah d'été loutre, garni de dentelle et de broderie de perles nuancées. — La forme est cintrée au dos et la partie qui fait manche est rapportée. Les pans sont froncés à leur extrémité avec nœud de satin et fantaisie de perles formant aiguillette. Répétition du même nœud, mais plus grand à l'encolure qui reçoit une ruche de dentelle. Garniture du mantelet deux plissés de dentelle surmontés d'une belle broderie de perles nuancées.

tion, mais pourquoi a-t-il enveloppé de la même chevelure d'un roux anglais sa *Fiammetta*, couronnée de feuillage d'or, et sa jolie *Ondine*, toutes deux intéressantes d'ailleurs par la correction du dessin et l'harmonie de la couleur ?

M. Henner expose, outre son éternelle nymphe d'un si admirable ton de chair se détachant sur des arbres poussés au noir, un *Saint Jérôme*, renversé sur le sol ; il est très savamment étudié dans son ossature, mais du visage on ne voit guère que la barbe blanche, et ce n'est pas plus en somme un tableau religieux que le *Job* de M. Bonnat auquel on l'a comparé.

Le *Ferri ventrem*, de M. Rixens, est d'un modelé puissant et d'un beau mouvement énergique et hardi, qui ne rachètent pas cependant le choix malheureux du sujet, cette étude de nu sur une Agrippine déjà vieille, présentant au centurion chargé de l'assassiner le ventre qui a porté Néron.

L'éruption du Vésuve, les tragiques souvenirs de l'engloutissement d'Herculanum, ont permis à M. Leroux de mettre en scène, non plus des vestales, mais de jolies femmes qui leur ressemblent sous les voiles blancs qui les enveloppent. Elles fuient épouvantées, emportant leurs trésors les plus précieux ; l'une d'elles, une fois hors de péril, s'est évanouie au premier plan dans les bras d'une de ses compagnes, qui du haut d'une éminence regarde avec horreur la ville envahie par des flots de lave, tout en soutenant le corps charmant qui s'affaisse, enlacé par une autre jeune femme, à genoux celle-là, son visage, pâle de terreur, caché à demi.

M. Aublet, lui, s'applique maintenant aux sujets essentiellement modernes ; on sait le succès obtenu l'an passé par sa *Toilette des Réservistes* ; cette fois il nous conduit dans la salle d'inhalation du Mont-Dore, et au milieu d'une buée poétique et douce qui

estomperait agréablement des figures élyséennes, fait errer les malades enveloppés de leurs peignoirs, et pareils à des spectres en cet accoutrement ; mais les spectres en question relèvent du réalisme ; ils lisent leur journal, causent avec le médecin, etc... Beaucoup de talent en somme dans un genre qui ne nous plaît guère.

M. Bergeret a vidé ses fruits les plus beaux et les plus savoureux sur une table où ils roulent en une cascade de pulpes juteuses et charnues réjouissante pour les yeux.

M. Van Marcke, le premier de nos peintres d'animaux, s'est surpassé lui-même. Il a représenté dans de grandes proportions une vache superbe enfoncée dans le pré bourbeux, près d'une écluse, tandis qu'à perte de vue s'étend un pâturage du nord richement diapré de fleurs au premier plan.

C'est à peine si les vaches de M. Van Marcke le cèdent cette année aux chiens de M. Hermann-Léon. Nous ne parlons pas du combat livré par trois chiens de berger, vraiment beaux pourtant dans leur ardeur épique, à un loup trop évidemment empaillé, mais nous nous extasions devant cette merveille d'observation sincère et, on peut le dire, émue, qui nous représente une bonne chienne de chasse allaitant ses petits sur le seuil ensoleillé de la niche bourrée de paille où amaigrie, l'œil tendre et demi-clos, ses mamelles roses égratignées par tant de petites pattes avides, la bonne bête se livre à la voracité de nourrissons replets, qui présentent leur petite queue déjà frétilante et la ligne courte de leur échine perdue dans une pelotte de graisse.

Nous remettons à une prochaine causerie la suite mieux ordonnée du Salon.

T. B.

LA FORTUNE DES MONTLIGNÉ

(SUITE)

Des parents paysans, un fils intelligent, phénix de village, pour lequel l'amour-propre paternel rêve mieux que la vie des champs... Des études ruineuses, puis, le manque d'argent au moment de s'assurer une carrière...

Un bachelier, cela se fait encore, quoiqu'il en coûte gros à des parents pauvres qui cultivent leur terre à la sueur de leur visage. Mais après ?

Comme beaucoup de ses pareils, le père d'André Martin estimait au-dessus de toutes les autres la profession d'avocat. Il envoya donc son fils à Paris, à l'école de droit. Mais, bien que le jeune homme, qui partageait les ambitions paternelles, vécût comme un Spartiate, on fut effrayé, à la ferme, de ce que cou-

taient les inscriptions et les restaurants parisiens, si humbles qu'ils fussent. Une mauvaise récolte survint, on ne put payer le propriétaire, car les économies s'en étaient allées pour André ; puis arriva une épidémie qui enleva le père Martin et sa femme, laissant leur fils sans ressources, sinon avec des dettes.

Il tenta de continuer son droit, en travaillant chez un notaire. Mais il tomba malade à son tour, et, ne pouvant reprendre et mener de front avec un labeur assidu des études interrompues, il essaya vingt places différentes, — tour à tour clerc, copiste, — commis, mécontent de son sort, et mécontentant, par son orgueil et sa tristesse, tous ceux qui l'employaient.

Enfin, à bout de ressources, épuisé de privations, il

venait, moitié en wagon, moitié pédestrement, trouver un négociant de Tours qui avait connu son père et qui promettait de l'employer. Il ne possédait plus un centime lorsqu'il était venu tomber à la porte de mademoiselle de Valvert.

Il avait vingt-trois ou vingt-quatre ans, s'exprimait d'une manière convenable, et avait une assez belle figure, que son extrême pâleur et sa maigreur rendaient intéressante aux yeux de mademoiselle Géraldine. Evidemment, il lui en coûtait de dévoiler ainsi sa misère à des inconnus, et il avait fallu plusieurs fois lui arracher presque ces humiliants aveux.

Mademoiselle de Valvert lui prit la main et la secoua cordialement.

« Allons, dit-elle, n'ayez pas honte de n'avoir point réussi, puisque vous avez travaillé. Seulement, ne manquez pas, à l'occasion, de prêcher les gens qui, ainsi que votre pauvre père, rêvent pour leurs enfants une condition autre que celle où ils ont eux-mêmes vécu... Paysan, vous eussiez évité tous ces déboires, et vous eussiez moins souffert qu'aujourd'hui de la pauvreté. »

Le jeune homme rougit et mordit sa lèvre. Elle ne s'en aperçut point, et reprit :

« On vous servira à dîner dans cette chambre, et vous y reposerez cette nuit... Demain, ma carriole va à Tours et vous y conduira... »

Il se confondit en remerciements, auxquels elle répondit par un signe amical, en se retirant, suivie de M. Bardier.

« Pierre, dit-elle au vieux valet de chambre qu'elle rencontra dans l'escalier, ce jeune homme couchera ici... Il a l'air d'un honnête garçon. Mais comme il faut être prudent, vous mettrez en dehors le verrou à sa porte, et vous l'ôterez demain avant son réveil... »

Elle monta quelques marches, puis, se retournant vers M. Bardier :

— Mon cher, dit-elle, si, renseignements pris, mon hôte est digne d'intérêt, j'en ferai le surveillant de mes travaux et le logerai dans le petit pavillon qui est au bout de la prairie.

Dans l'étonnement où le plongea cette brusque communication, M. Bardier laissa tomber sa canne.

« Etes-vous folle, Géraldine?... Un inconnu ! »

— Bah ! je suis prudente... N'avez-vous pas vu que je le fais enfermer cette nuit ? Je le laisserai tout d'abord faire ses preuves chez le négociant dont il parle, puis, si les références sont satisfaisantes, je le prendrai chez moi.

— Voilà bien les femmes ! grommela l'ancien avoué. Parce qu'un beau garçon vient tomber à moitié pâmé de faim à leur porte, elles sont toutes prêtes à le traiter en héros de roman !

— Mon cher monsieur, j'ai passé l'âge où le cœur peut s'attendrir pour les beaux jeunes gens... Je hais la bêtise de ces parents qui ne trouvent rien d'assez superbe pour leurs enfants, mais je plains ceux-ci, les déclassés, qui sont, après tout, des victimes... Je puis faire une situation honnête à ce garçon. Et c'est vous, homme prudent, que je chargerai de prendre des informations sur son compte !

M. Bardier haussa les épaules sans répondre.

Mademoiselle de Valvert s'occupa avec sollicitude du repas de son hôte, le fit appeler, le lendemain matin,

pour lui remettre une petite somme d'argent à titre de prêt, et lui souhaita, sans lui faire part de son projet généreux et romanesque, toutes sortes de prospérités et de succès.

IX

Lorsque les vacances ramenèrent Henry de Montligné à Valvert, André Martin y était installé en qualité de régisseur.

C'était un beau rêve pour un homme dont la vie s'était trouvée partagée entre les rudes travaux des champs et des travaux intellectuels non moins rudes, accomplis avec une sorte d'âpreté sous le double aiguillon de la pauvreté et de l'ambition. Après avoir été ballotté sur cette grande mer du monde, sans trouver une épave à laquelle s'accrocher, sans pouvoir mettre seulement à profit une instruction réelle, mais devenue banale en notre temps d'égalité et de nivellement, c'était un asile enchanteur, un port riant et doux, ce petit pavillon de briques coquettement enveloppé de lierre, qu'il pouvait appeler son chez lui ; et c'était aussi un labeur agréable et sain que celui auquel sa vie semblait vouée, — mélange d'application et d'activité physique, — existence pas trop solitaire, la porte du château s'ouvrant souvent pour l'habitant du pavillon, et lui permettant de jeter un regard sur le monde restreint, mais véritablement distingué, que recevait sa protectrice.

« Si je ne voulais être soldat, dit en souriant Henry de Montligné lorsque, le jour même de son arrivée, il passa avec sa sœur devant le joli pavillon à la fenêtre duquel se balançaient des rideaux de neige, j'ambitionnerais d'être la régisseur de ma tante. Je ne comprends d'ailleurs la vie que sous deux aspects : très militante ou très paisible, — au camp ou dans les bois... Sais-tu, petite sœur, que ce jeune homme doit une fière reconnaissance à ma tante ? »

Géraldine, qui s'appuyait avec un sentiment de joie ineffable au bras de son frère, leva machinalement les yeux vers le pavillon... Elle rencontra un regard curieux, pénétrant, qui, brillant à travers le rideau de vigne vierge qui voilait à demi la fenêtre, semblait l'épier avec ardeur. Elle détourna vivement son visage, auquel une rougeur soudaine prêta une expression furtive de fierté offensée.

« Oui, dit-elle un peu froidement, il doit être heureux... Cher Henry, viens de ce côté, je veux te faire voir une plantation d'eucalyptus qui est admirablement réussie... Je ne sais si ces géants atteindront un grand développement sous notre ciel français, mais j'aime l'étrange couleur bleuâtre de leurs feuilles.

— Allons voir les eucalyptus ! dit gaiement le jeune homme. Puis tu me mèneras aux écuries, je veux donner des ordres pour notre promenade de tantôt... Ma chère Géraldine, si tu tremblais un peu moins je ferais de toi une ravissante écuyère...

Ils se promenèrent ainsi longtemps, entremêlant leur causerie de souvenirs tristes et doux, de projets d'avenir dans lesquels la jeune fille s'effaçait pour mettre en relief les bonheurs qu'elle rêvait pour son frère, et ils atteignirent la place favorite de Géraldine, — une petite éminence qui s'élevait à la lisière du

parc, et dont l'aspect à la fois luxuriant et négligé plaisait aussi à Henry. Un banc rustique s'enguirlandait de lianes et de fleurs sauvages ; un tapis verdoyant, dont le velouté était relevé, çà et là, par les rejets et les pousses capricieuses des arbustes voisins, s'étendait en pente douce jusqu'aux allées du parc. Enfin, d'un côté, l'œil embrassait la campagne, toute couverte, à cette époque, d'un chaume doré qui contrastait heureusement avec l'herbe des prairies, et de l'autre, le domaine séculaire de mademoiselle de Montligné, — le parc, avec son aspect un peu sauvage, ses groupes d'arbres splendides, ses fourrés, ses pelouses, et la large éclaircie qui découvrait le château, majestueusement assis dans les massifs de verdure.

Les regards du frère et de la sœur errèrent quelque temps de ce côté, puis se rencontrèrent. Une larme, qui perlait au bord des cils de la jeune fille, se détacha soudain et roula sur sa joue.

« Qu'as-tu ? s'écria vivement Henry, lui prenant la main avec une soudaine inquiétude.

— Nous ne savons pas, nous ne pouvons pas être heureux ici-bas, dit-elle, s'efforçant de sourire. Cette maison et la joie que j'y goûte s'identifient pour moi avec la pensée de celle qui m'y a recueillie... Je ne puis penser sans frémir au jour où, privée de l'activité de ma chère tante, Valvert me semblerait vide et triste comme un tombeau... »

Henry serra en silence la main de sa sœur.

« Toi aussi, tu entrevois ce moment terrible d'une séparation ? reprit-elle, levant sur lui un regard plein d'anxiété. Tu as trouvé notre tante vieillie, changée ?

— Oui, répondit-il d'un ton grave, et la joie de mon arrivée a été singulièrement troublée... Cependant, mon amie, elle est encore jeune.

— Mais on ne vieillit guère dans sa famille, et elle m'a raconté, avec un calme qui fait froid à voir, les détails uniformes de la mort de ceux qui l'ont précédée...

— Allons, ma sœur chérie, ne pleure pas ainsi... Les maladies, grâce au ciel, ne se perpétuent pas toujours à travers les générations... Ne sois pas triste le jour même de mon arrivée... Tu sais bien quelle joie me donne ton sourire, et nous sommes si rarement réunis ! »

Elle reprit son bras et ils redescendirent lentement la pente gazonnée. Aux abords de la maison ils trouvèrent mademoiselle de Montligné qui, appuyée sur une canne, donnait des ordres à son jeune régisseur. Elle s'interrompit, fit quelques pas en avant, et dit avec un sourire :

« Géraldine vient de te montrer ses endroits favoris ? N'est-ce pas que Valvert est une belle résidence ?

Elle saisit le bras que son neveu se hâtait de lui offrir, et reprit avec sa brusque bonhomie :

« Je sais bien que vous vous arrangerez toujours et que tu n'en voudras pas à la vieille tante, Henry, si elle laisse ce vert joyau à celle qui rend si douces ses dernières années... Je me figure, vois-tu, que lorsqu'on a habité Valvert, on aurait peine à le voir en d'autres mains... »

— Ma tante, ne me parlez pas ainsi ! s'écria-t-il d'un air de reproche. Regardez Géraldine ! »

Le visage de la jeune fille était de nouveau couvert de larmes.

« Elle est folle ! dit mademoiselle de Montligné d'un ton de brusquerie affectueuse. Me croit-elle donc éternelle ? Mais laissons l'avenir pour jouir du présent... As-tu fait la connaissance de M. Martin, Henry ? Voici deux mois qu'il est avec nous, et que je me loue chaque jour de l'avoir pour me seconder... Il est souvent notre commensal, et il n'est pas beaucoup plus vieux que toi... J'espère que vous serez des amis. »

Le jeune régisseur s'approcha, une vive rougeur couvrant ses joues, et Henry lui tendit la main avec cordialité.

« Continuez votre promenade, dit mademoiselle de Montligné, je suis fatiguée et rentre écrire des lettres.

— Vous plairait-il de venir jusqu'au bois de Ter-ville, où je dois examiner une question de défrichement ? demanda André avec empressement.

— Très volontiers dit gaiement Henry. Si je m'en souviens, la route est charmante. »

André se baissa à ce moment pour relever le chapeau de paille qui venait de s'échapper des mains de Géraldine, et le lui offrit avec un mélange de respect et de timidité.

Elle le remercia d'un geste et le passa à son bras.

« Le soleil est ardent, dit Henry ; j'espère que tu vas mettre ton chapeau, indispensable pour la promenade.

— Je vais tenir compagnie à ma tante, répondit-elle, s'acheminant vers la maison, tout en lui adressant un signe d'adieu amical. »

Henry la suivit un instant du regard, et, tout à sa fraternelle admiration, il ne vit ni l'éclair de ressentiment, ni l'expression de désappointement profond qu'exprimèrent soudain les traits d'André. Quand il se retourna vers le jeune homme, se déclarant prêt à partir, celui-ci avait repris sa physionomie habituelle.

Géraldine suspendit son chapeau à l'une des patères du vestibule, et entra dans la bibliothèque où elle devait retrouver sa tante. Celle-ci, en effet, s'était installée devant sa table à écrire, et préparait son papier à lettre.

« Puis-je écrire pour vous ? demanda-t-elle, se penchant pour embrasser la vieille demoiselle.

— Non merci, enfant. Tu n'es donc pas de la promenade ?

— Je préfère me reposer...

— Eh bien ! prends ton livre et tiens-toi bien tranquille, j'ai d'ennuyeuses lettres d'affaires, que mes migraines rendent plus difficiles encore à écrire. »

Géraldine s'éloigna en souriant, s'assit devant une autre table, et, ouvrant un livre, se mit à tricoter avec ardeur, ne s'arrêtant que pour tourner les pages.

Une heure s'écoula ainsi. Mademoiselle de Montligné, qui s'était interrompue pour se reposer, se laissait aller à une somnolence doublement explicable par la chaleur qui régnait ce jour-là, et le seul bruit qu'on perçût était le sourd bourdonnement d'une grosse mouche qui, au lieu de chercher l'espace par les fenêtres ouvertes, allait toujours se heurter contre les seules vitres qui fussent closes.

Tout à coup, le claquement d'un fouet retentit de

loin, puis le roulement, toujours plus rapproché, d'une voiture. Mademoiselle de Montligné eut un soubresaut et se frotta les yeux. A ce moment, des grelots retentissaient presque sous ses fenêtres, et avant que Géraldine eût eu le temps d'aller, sur sa demande, s'enquérir de ces voyageurs inattendus, la portière de velours vert se soulevait pour laisser passer M. de Valles et sa fille.

X

Lui, il était amaigri, un peu courbé, ses cheveux grisonnants étaient devenus rares; cependant, cet homme devait avoir l'air jeune jusqu'à son dernier jour, que ce fût grâce à sa physionomie mobile, ou à sa suprême élégance...

Elle, elle était toute frêle, toute petite, toute blanche dans une robe de deuil... De la terrible maladie qui avait pesé sur son enfance, il restait une trace indélébile: elle boitait légèrement; mais enfin, le mouvement lui était rendu, et elle était si jolie que cette démarche un peu souffrante et hésitante semblait une grâce de plus.

Mademoiselle de Montligné se frotta de nouveau les yeux.

« Soyez le bienvenu, Robert! s'écria-t-elle avec cordialité, se levant péniblement; je suis charmée de vous voir, bien que rien ne m'eût fait pressentir votre arrivée! Et cette enfant est donc guérie?... »

M. de Valles, s'avançant rapidement avec sa fille, serra la main de sa cousine, et plaça dans ses bras la petite Louisa, qui reçut timidement le baiser sonore de cette parente presque inconnue.

« Vous nous aviez autorisés jadis à venir vous voir, Géraldine, dit-il de sa voix harmonieuse et mesurée. Depuis, la santé de ma fille a nécessité de longs voyages... Grâce au ciel, nous sommes arrivés à un résultat presque complet... Mais c'est une orpheline que je vous amène... Nous avons eu le chagrin de perdre ma belle-mère le mois dernier, à Florence... »

Mademoiselle de Montligné laissa échapper une exclamation de pitié, et attacha ses yeux perçants, adoucis en ce moment par la compassion, sur le visage de l'enfant, qui, au nom de sa grand'mère, s'était baigné de larmes.

« Pauvre petite!... murmura-t-elle, secouant la tête.

— Si vous le vouliez, Géraldine, un séjour momentanément dans votre maison serait pour elle une halte avant... la pension! ajouta-t-il avec un profond soupir...

— La pension! Pauvre petite! Nous songerons à cela plus tard... En attendant, vous êtes mes hôtes... Etes-vous bien aise d'être chez moi, enfant? »

Louisa, qui regardait autour d'elle, poussa tout à coup un cri de joie. Ses yeux, maintenant accoutumés à l'ombre relative de la chambre, venaient de reconnaître Géraldine qui, debout à quelque distance, la contemplait avec un mélange d'attendrissement et de pitié.

« Ah! vous retrouvez Géraldine, que vous vouliez m'enlever il y a deux ans! dit mademoiselle de Montligné, qui avait suivi le regard de Louisa. Allez l'embrasser, enfant, et soyez amies... Vous ne pouvez que devenir parfaite auprès d'elle. »

Louisa était déjà suspendue au cou de la jeune fille, l'embrassant avec un transport de sympathie enfantine, de cette sympathie parfois si étrange et si spontanée, mais presque toujours justifiée, qu'on ne ressent guère plus quand on avance dans la vie.

M. de Valles avait mordu sa lèvre avec une expression de contrariété, soit qu'il fût jaloux de l'engouement de sa fille pour une étrangère, soit qu'il ne lui plût pas de retrouver à Valvert, sur le pied d'une intimité si affectueuse, celle qui privait sa fille d'un riche héritage.

Mais il réprima aussitôt ce mouvement involontaire, et rapprocha son fauteuil de celui de sa cousine, pour entamer avec elle une conversation intime et animée.

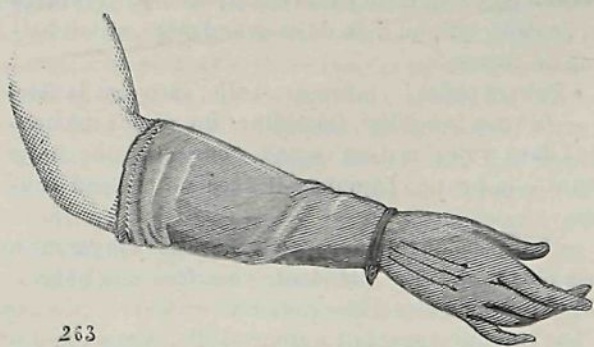
M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro.)

ÉNIGME

Nom féminin — charmante fleur,
Exhalant la plus douce odeur,
De la beauté je suis l'emblème et la parure;
Comme elle, hélas! bien peu je dure.
— Je suis encore une couleur;
— Un ornement d'architecture;
— Un diamant qui, dans la saison mûre,
Sur quelques fronts supplée à la fraîcheur.
— Je suis encore une montagne,
Et l'inséparable compagne
De mon voisin, géant au front neigeux
Cachant sa cime dans les cieux.
— Je m'élève plus haut: une sainte Italienne,
Une Française, une autre, Péruvienne,
Ont mérité ma place au Paradis;
Dans le martyrologe on voit leurs noms inscrits.
— Et, mystique attribut de l'auguste Marie,
J'embaume de parfums la céleste patrie.

Le mot de la Charade du numéro du 14 Mai est: *Ecumoire*.



263

Gant en Suède à manchette ronde, serré au poignet par une lanière en Suède qui s'attache à l'ardillon de la boucle.



264

Eventail en soie de deux tons décoré d'hirondelles nichées, abritées sous une feuille de palmier, monture en bois noir sculpté



260

Costume pour petit garçon de 4 ans et plus.

Costume pour petit garçon de 4 ans et plus. — Longue veste en melton gris bleu s'ouvrant sur un gilet semblable; un bas de jupe plissé est monté dessous.

Blouse pour petit garçon de 4 ans et plus. — Blouse cintrée, croisée et boutonnée devant, en tissu de laine blanc. Ceinture passant sous la hanche, fermée par une boucle artistique.



259

Blouse pour petit garçon de 6 ans et plus.

Modèles de M. Lacroix, 62, boulevard Haussmann.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4312, et une planche de patrons imprimée recto et verso.

PREMIER CÔTÉ

Tunique-princesse, deuxième toilette (gravure n° 4310).

DEUXIÈME CÔTÉ

Robe de petite fille, troisième figure (gravure n° 4310 bis). — Tunique-princesse pour fillette, quatrième figure (gravure n° 4310 bis).